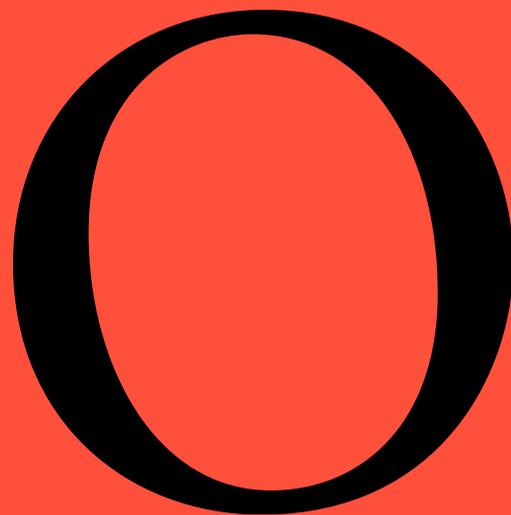


Le Journal des Laboratoires

Année 2020

Mosaïque
des Lexiques



Pour le poète, le monde c'est le mot. Les mots. Enfin, pas exactement. Exactement : le monde et les mots se baisent¹.

Kathy Acker

On peut acheter les yeux fermés, ou presque, un livre, si l'on aime un auteur, ou une autrice, pas la personne s'entend, non, l'auteur, ou l'autrice, et, de la même façon, admiration aidant, les aborder, comme si on les connaissait personnellement, lui ou elle qui ne vous a évidemment jamais vu, voire même leur tomber dans les bras, à la faveur d'une séance de dédicaces, d'un vernissage, ou simplement du hasard, bredouiller alors trois mots, et repartir, ravi ou frustré, sachant néanmoins que si l'échange représente quelque chose pour vous, il n'en est évidemment rien pour lui ou pour elle. Cela m'est arrivé plusieurs fois, un sentiment particulier demeurant avec les personnalités anglo-saxonnes, dont j'ai du mal à me remémorer le moindre bout de phrase, sans doute à cause de ma compréhension déficiente de l'anglais : Lawrence Ferlinghetti, aujourd'hui centenaire, avait en 1984 soixante-quinze ans. Il était assis dans sa librairie City Lights à San Francisco. Jovial. Qu'ai-je bien pu lui raconter ? Je ne le sais plus. Je lui ai bien parlé pourtant. Assez longuement, même. Et que m'a-t-il dit ? Mystère total ! Idem avec Julian Beck, lors d'un cocktail à l'ambassade de France, je crois, en 1984 également, à l'occasion d'un festival Polyphonix à New York au cours duquel, au MoMa, il avait eu sur scène cette formule qui lui ressemble : « S'il y a une issue à chercher dans ce monde de guerre et de violence, c'est dans la poésie qu'on risque de la trouver. » Il était malade, très malade, proche de la mort, on peut le dire, et j'ai dû l'importuner. J'en ai honte aujourd'hui. Il n'était pas fuyant. Au contraire. Attentif. Je le revois, pourtant très entouré, m'écoutant. Sa maigreur, son regard, le panache blanc de quelques cheveux dans le cou. Il m'impressionnait, mais ce n'était pas une question de célébrité, laquelle met à distance. Non, c'était tout simplement Julian Beck ! C'était le Living Theatre !

Lorsque j'ai croisé Kathy Acker dans les mêmes années, je ne savais rien d'elle, ou pas grand-chose, sinon qu'elle était américaine et poète, qu'elle avait lu avec avidité Baudelaire, Rimbaud, Artaud et vouait une admiration extrême à William Burroughs. Je n'avais, quant à moi, même feuilleté aucun de ses livres. Je m'étonne du reste avoir eu cet échange avec elle. Il devait être, j'imagine, purement fonctionnel, de courtoisie. Je ne me souviens en tout cas pas d'un traître mot de cette conversation pourtant bien réelle. Je n'ai pas oublié, en revanche, que la jeune fille au *look* encore sage (aux cheveux courts hirsutes près) était plutôt distante, et même arrogante, peu bavarde en tout cas. C'est en la lisant depuis, ou en la voyant lire, ou en la voyant vivre, devenue « icône punk et féministe », *trash*, *bad girl* comme disaient *Les Inrockuptibles*, qu'elle a, peu à peu, parole libre, insoumise, impie, fait office, pour moi, d'indispensable contre-poison au confortable conformisme des lettres. Elle occupe à présent une place particulière dans un panthéon où, je le confesse, figurent

1. *For the poet, the world is word. Words. Not that precisely. Precisely: the world and words fuck each other.*

moins de femmes que d'hommes. Dois-je battre ma coulpe ? Je ne fais aucune différence entre les hommes et les femmes. Ce que Kathy Acker a du reste introduit, sur le plan de l'écriture, est le rejet d'une dualité simpliste des sexes, son expression surprenant par son audace, son obscénité, sa radicalité en rupture avec l'idée que l'on se faisait (et fait encore ?) d'une « écriture féminine ». Contre-nature ? Celle de Kathy Acker est à l'évidence *queer*. L'outrance langagière, les images crues qui abondent en particulier dans *Blood and guts in high school* (« Sang et stupre au lycée »), le récit même de l'inceste entre la narratrice et son père, les situations sexuelles sordides, sont perçues comme complaisantes, exhibitionnistes et agressantes par des figures reconnues du mouvement féministe, ou du moins de certains de ses courants apparus après les années 1970, auprès desquels Kathy Acker n'a pas été en odeur de sainteté. Faut-il faire la part du temps ? Pas sûr, vraiment. Les normes procèdent non d'une époque donnée, mais d'une idée partagée par le plus grand nombre, au fond intemporelle, de soumission à des lois non écrites. Absence d'esprit critique, chacun, et chacune, est prêt à hurler avec les loups (et les louves !) par suivisme intéressé, esclaves volontaires de la pensée dominante du moment. Qu'importe. Retenons que pour Kathy Acker, les principes égalitaristes ne prémunissent pas contre les visions les plus conservatrices de la sexualité féminine qu'il s'agit de battre en brèche.

C'est à cette Kathy Acker que je pensais lorsque j'ai envisagé de réaliser une pièce sonore pour Les Laboratoires d'Aubervilliers, sous la forme d'une conversation en français, imaginaire, fantasmée, avec elle, se substituant en quelque sorte à notre conversation réelle, mais sans objet, du début des années 1980. Celle-ci n'a pas davantage eu lieu, le confinement covidien étant passé par là. En revanche j'ai lu, « enterré vif » (pour reprendre cette magnifique formule à Julien Benda), un texte en ligne sur Kathy Acker pour Les Labos qui commençait ainsi : « Bien sûr le monde est rempli de gens gentils, aimables, serviables, ils sont formidables, merveilleusement optimistes toujours, un grand sourire aux lèvres, on les aime par avance, mais ce ne sont pas eux qui nous intéressent d'emblée. » C'était une confession : une forme de déclaration d'amour pour tous les irréguliers et les irrégulières de l'art et de la littérature, exercice d'admiration certes assez irrationnel, naïf sans doute, mais sincère évidemment. J'ai peu après écrit un autre texte sur Kathy Acker destiné à une revue, elle aussi en ligne², suscité par cette rencontre fictive, dans lequel j'ai fait en conclusion le parallèle avec celle qui fut la compagne de Georges Bataille, Colette Peignot, surnommée Laure, dont la figure apparaît dans son *Don Quichotte*. Laure incarne un langage hétérogène, incompatible avec les modèles dominants (y compris féminins), un langage physique, jusqu'à l'insupportable. On ne se débarrasse pas des mots, en en jouant simplement phonétiquement, même si, comme moi, on y prend un plaisir évident, mais en y risquant quelque chose souvent difficile à formuler : dans le cas de Colette Peignot, et pareillement dans celui de Kathy Acker, cela s'apparente à un viol de l'écriture.

2. « Kathy Acker, poète, performeuse, écrivaine et pirate », *Switch (on paper)*, juillet 2020.

HEINRICH HEINE

« de mes grandes douleurs
je fais de petites chansons »

le mouton a trois pattes
une de plus que le canard
qui est une brebis
qui fait des petits
fromages
je vais vous faire un fromage
dit la brebis à trois pattes
comme le canard
qui lui a le foie
gras

de mes grandes douleurs
je fais de petites chansons

je vais vous faire un fromage
ma tristesse en portion
du fromage de brebis
avec une malformation

de mes grandes douleurs
je fais de petites chansons

ma douleur ne casse pas
les trois pattes du canard
qui n'est pas brebis
qui ne fait pas fromage
mais qui a le foie gras

de mes grandes douleurs
je fais de petites chansons

BÉNIE DES DIEUX

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De la chute d'une feuille
De plante grasse

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
Du coinçage d'une cuillère
Sous un verre dans les airs

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De la chute du couteau
Fiché sur le plancher devant nos pieds

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De l'accrochage de deux autos :
Bruit de meringue du froissement de la tôle

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De la chute hélicoïdale
D'une plume dont on ne voit pas l'oiseau

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De l'accrochage de sa manche
Par le manche de la guitare

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De l'emportement du rideau
Dans sa descente d'escalier

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De l'accrochage à son oreille
Par la plante tombante

BÉNIE DES DIEUX DEUX

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
Du crochet pendu au panier
Qui retient ma chaussure au lacet

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De la fourchette en balance
Coincée au rebord du couvercle

On se croit béni des dieux
Quand on est l'unique spectatrice
De mon doigt trouvé le matin
Dans le pantalon du muppet avec lequel je dors

vous êtes en communication
avec un répondeur automatique ;
nous allons donner suite à votre appel ;
veuillez patienter en musique

nous nous efforçons d'abrégé
agréablement
votre attente
(2^e chanson d'attente)

nous allons prendre votre appel
dans quelques instants,
merci de rester en ligne
(3^e chanson d'attente)

veuillez ne pas quitter,
nous allons prendre votre appel
(4^e chanson d'attente)

veuillez patienter
nous allons donner suite
à votre appel
(5^e chanson d'attente)

bonjour,
nous vous remercions
de votre appel
et vous prions
de patienter
quelques instants

nous recherchons
votre correspondant,
merci de bien vouloir
patienter quelques instants
en musique
(7^e chanson d'attente)

à votre service,
nous allons traiter
votre appel,
merci
de bien
vouloir patienter
(8^e chanson agaçante)

veuillez patienter
quelques instants
en musique,
votre correspondant
est en ligne.
merci

en attendant
de joindre votre correspondant,
nous vous invitons à patienter
quelques instants
en musique.
merci
(10^e chanson d'attente)

veuillez conserver l'écoute,
nous recherchons
votre correspondant.
merci
de votre compréhension.
(11^e chanson d'attente)

votre correspondant
est prévenu
de votre appel,
il se rend libre
rapidement
pour vous répondre.
merci

bienvenue
nous allons donner suite
à votre demande
dans le plus bref délai
(13^e chanson d'attente)

toutes les lignes sont occupées,
nous faisons tout
pour y répondre rapidement

aussitôt que nous le pourrons
nous vous répondrons
veuillez patienter
merci
en musique

MAIS PARFOIS ON NE VOIT PAS

mais parfois on ne voit pas
le coquelicot vert
ouvrir ses sépales
mais parfois on ne voit pas
les deux sépales tomber
se recroqueviller

mais parfois on ne voit que
la pomme de pin au sol
ou sur la table en marbre

et parfois on ne voit que
les hirondelles brouter
la mousse du rivage

ET LE JOUR OÙ RIEN NE VA

le jour où rien ne va
cherchant l'évier
j'ouvre la porte des toilettes

le jour où rien ne va
cherchant le poubelle
j'ouvre le frigo

le jour où rien ne va
j'ouvre la porte vitrée du jardin
mon front rencontre
le montant transparent

le jour où rien ne va
la piqûre de l'épingle
fait perler mon doigt
qui tache de rouge
le pantalon vert pomme
que je raccommode

LA MAUVE

elle chute sur le dos
lourdement feutrement
c'est la fleur? quelle fleur? c'est la fleur? quelle fleur?

j'entends le bruit des fourmis
j'entends le camélia tomber
j'entends le bruit des fourmis

elle s'enroule sur elle-même
puis tombe :
assombrie et violette,
c'est la fleur? quelle fleur? c'est la fleur? quelle fleur?

j'entends le bruit des fourmis
j'entends la fleur de mauve tomber
j'entends le bruit des fourmis

Le krump est une danse créée dans les années 2000 à Los Angeles, qui dérive d'une danse antérieure, le clowning. Elle a été insufflée par Tight Eyez et Mijo, deux jeunes Afro-Américains, ainsi que par nombre d'autres jeunes et groupes qui ont contribué collectivement à son évolution.

Cette notion est primordiale pour pousser le ou la krumpeur-euse à donner son maximum, à sortir de lui-elle-même, à aller au-delà de ses limites autant physiques qu'imaginaires, et le soutenir dans son exploration de nouvelles sensations, d'espaces et de perspectives encore inconnues, et de ressentis inouïs.

K.R.U.M.P signifie *Kingdom Radically Upfield Mighty Praise*, littéralement :

«L'Élévation du royaume par un éloge puissant».

Cette dénomination indique une verticalité constante : la posture érigée essentielle dans le krump renvoie au respect de l'apprentissage qu'elle exige, ainsi qu'à celui du message délivré par la danse. Il s'agit de faire corps avec son esprit, d'insuffler de la vie dans ses mouvements, de continuer à les faire vivre au travers d'histoires inspirées de son quotidien et de son vécu.

C'est pourquoi les krumpeur-euse-s cultivent ce qu'ils appellent la «hype», en s'encourageant, en s'accompagnant par la scansion d'onomatopées ou d'adjectifs qui qualifient, intensifient et commentent le mouvement du danseur en train de s'exprimer par ses gestes sous leurs yeux, par exemple : *let's go, gyeahhh, get live, get buck*, non c'est trop!!, c'est grave.

LES FAMILLES

Le krump est très vite devenu une culture qui, par plusieurs aspects, a constitué son propre monde. Ainsi le système de «fam» (signifiant famille) a vu le jour : la fam est régie par un big homie (grand frère) qui guide ses lil homies (petits frères) dans le krump, son rôle est de les éduquer tout au long de leur formation, tant au niveau de la danse que de leur comportement général. Cette famille de substitution est un repère pour chaque krumpeur-euse et structure profondément l'apprentissage de la danse. Grâce à elle, un débutant pourra s'épanouir convenablement dans le krump.

Les grades sont les rangs auxquels chaque krumpeur-euse de la fam pourra prétendre. On accède à ces grades en fonction de son niveau, de son degré d'investissement et d'ancienneté. Ainsi, en fonction du rang attribué dans la fam, les devoirs sont différents : une personne gradée aura plus de responsabilités dans la famille. Elle aide le big homie dans la formation de lil homies ou le remplace en cas d'absence.

Dénomination des grades dans une fam :

BIG (homme)	BIG (femme)
TWIN	QUEEN/LADY
JR/LIL	GIRL
BABY	PRINCESS
YOUNG	
KID	

LA CAGE

La cage est le nom d'un rite de passage qui permet de rentrer dans une fam ou dans un crew (signifiant une équipe dans le krump, elle ne diffère pas du hip-hop : c'est un groupe de personnes s'identifiant par le même nom et qui a les mêmes objectifs). Elle se caractérise par une épreuve durant laquelle le ou la krumpeur-euse est testé-e par les autres membres de la fam (ou du crew) à travers une succession de passages. La personne doit ainsi prouver sa valeur en dansant contre tous les membres de la fam jusqu'à sa limite. Le big homie où certains membres présents peuvent décider d'arrêter l'épreuve, en cas de succès ou d'échec.

LA SESSION

Elle est le cœur du krump. Une session est un rassemblement de krumpeur-euse-s, c'est là que le krump prend vie et tout son sens. Qu'il s'agisse de battles, d'échanges ou de lab, la session les regroupe tous. Son principe est simple : un rendez-vous est donné et toutes les fams se retrouvent pour s'exprimer ensemble. La session n'a pas de nombre défini de participant-e-s ou de forme particulière, elle ne nécessite que de la musique pour que la fête puisse commencer. Les sessions sont organisées généralement de la manière suivante :

Le lab : chaque fam ou crew se retrouve de son côté pour s'échauffer, partager du savoir et de nouveaux mouvements, ou encore des conseils pour aider à mieux s'entraîner.

La session : c'est le moment où les fams se regroupent pour partager des passages, chacun rentre à son tour pour raconter son histoire et s'exprimer autour des autres.

Le battle : il clôture la session, c'est le moment où les krumpeur-se-s qui veulent s'affronter peuvent le faire. On « call out » son opposant-e (on lui adresse un défi), et on s'affronte en confrontant sa danse à la sienne, chacun-e son tour par autant de rounds (passages) que l'on souhaite.

LE KRUMP ET LA SCÈNE

En tant qu'artiste, l'ouverture est ce qui me stimule : aussi j'aime mélanger les cultures et les danses. En ce sens, la scène a toujours été un lieu où je me sentais bien. Si le krump m'aide à dénouer et expulser les tensions du corps comme les émotions, la scène me pousse à les explorer et à les connaître. Un passage en krump est extrême en terme d'intensité physique et psychique et, par conséquent, très court. Sur scène, il sera parfois moins intense physiquement mais plus long, aussi va-t-on rechercher dans la fatigue, malgré elle ou grâce à elle, des états de corps spécifiques. Ainsi le travail est différent, il ne révèle pas les mêmes choses, les mêmes qualités ou contenus de danse. Sur et par la scène, j'ai pu, par exemple, expérimenter des traversées inédites dans l'espace comme dans le temps, qui donnent au corps une possibilité d'expression différente : comment en effet faire du krump, tout en se déplaçant d'un point A à un point B ? C'est ainsi que les techniques se mélangent et s'imbriquent, que de nouveaux mouvements se créent, influençant mon krump sur scène, comme en dehors de la scène.

J'ai toujours vu la scène comme un prolongement possible du krump. Danse actuelle, c'est une nouvelle danse contemporaine qui s'exprime avec une puissance inouïe. Les lumières, les musiques, les décors, la mise en scène comme l'ensemble des éléments scéniques peuvent étendre chaque mouvement, le faire résonner, autant qu'ils peuvent révéler le moindre détail d'un visage.

MA VERTICALITÉ

Le travail de la verticalité, de l'être-debout, est essentiel dans le krump, et chacun l'exprime différemment. La mienne se réfère beaucoup à mes origines, né de parents haïtiens, je me suis toujours senti connecté à mes racines.

Île des Caraïbes, Haïti a une histoire particulière : elle fut d'abord une terre d'esclaves autochtones forcé-e-s de travailler dans les mines pour y extraire de l'or. Et parce que ces dernier-ère-s furent décimé-e-s par les maladies et leurs terribles conditions de travail et de vie misérables, les propriétaires et colons importèrent des Noir-e-s venu-e-s du Dahomey, de la Guinée et du Nigéria. Mais après plus de deux cents ans d'esclavagisme, la révolution haïtienne qui débuta le 1^{er} janvier 1804 permit à la première République noire libre de naître.

Ces histoires alimentent énormément ma vision artistique et, du fait de cet ancrage, se révèlent être une source d'inspiration inépuisable. En les convoquant ou en invoquant ces figures dans mon travail autant physique qu'imaginaire, j'ai l'impression de pouvoir sentir et d'activer les présences de toutes ces personnes sacrifiées, d'être habité par le combat et le courage qu'eurent mes ancêtres.

C'est cette détermination enfouie, cette ancestralité active, et qui dépasse ma simple personne, qui m'a permis d'aller aussi loin et aussi sérieusement dans le krump, qu'il soit triste, joyeux, mélancolique, enjoué, furieux ou exaspéré.

Quelquefois, il suffit d'un simple contrôle d'identité à un poste-frontière pour se souvenir de qui nous sommes censés être. Les cinq lettres qui suivent ce texte succèdent à onze lettres lues à l'occasion de la quatorzième Mosaïque des Lexiques – «Bagarres».

Bien évidemment, j'affirme être saine d'esprit est un travail d'écriture, comprenant une cinquantaine de lettres, imaginé suite à un voyage à Kerkennah, en Tunisie, en 2017. Le titre de ce travail fait référence à la première lettre gabarit demandée par l'État tunisien dans le but d'obtenir les papiers administratifs certifiant de la nationalité tunisienne. De fil en aiguille, une correspondance avec l'État français a débuté afin de l'informer de ma potentielle nouvelle situation administrative : la double nationalité.

Cindy Bannani
3, rue Lesdiguières
38000 Grenoble
cindy.bannani@gmail.com

Consulat de Tunisie
1-3, avenue Jean Lolive
93500 Pantin

Fait à Grenoble, le 02 mars 2017

Objet : Demande de nationalité tunisienne

Madame, Monsieur,

Née hors mariage d'un père tunisien et d'une mère française, j'ai l'honneur de vous demander de m'accorder la nationalité tunisienne.

D'après l'article 21 du code de la nationalité tunisienne : « peut être naturalisé sans la condition de résidence fixée par l'art. 20 (cinq années), l'individu qui justifie que sa nationalité d'origine était la nationalité tunisienne ».

À cet effet, je vous adresse ci-joint les documents nécessaires qui prouvent la filiation paternelle ainsi que l'ensemble des autres pièces demandées.

Bien évidemment, je m'engage formellement à respecter les valeurs de la Tunisie et affirme être saine d'esprit.

En vous remerciant par avance, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Cindy Bannani

Annexe : pièces justificatives (livret de famille, acte de naissance de mon père, pièce d'identité de ma mère ainsi que la mienne et photographies certifiées conformes)

Cindy Bannani
3, rue Lesdiguières
38000 Grenoble
cindy.bannani@gmail.com

Consulat de Tunisie
1-3, avenue Jean Lolive
93500 Pantin

Fait à Grenoble, le 15 décembre 2017

Objet : Le silence est d'or

Madame, Monsieur,

Je viens de réaliser que ces lettres non envoyées ont déjà changé quelque chose entre nous. La seule chose que j'aurai probablement de votre part sera au mieux une interdiction de territoire au pire le silence.

Le fantôme c'est vous, par votre politique menaçante et votre présence invisible. Nous sommes tous les deux des fantômes.

Je devrais peut-être arrêter de vous écrire, tous ces mots me semblent ne nous mener nulle part. Comme à votre habitude, vous ne direz pas un mot et je finirai sûrement par en écrire plus.

Dans l'attente de votre long silence, je vous prie d'agréer Madame, Monsieur, mes salutations distinguées.

Cindy Bannani

Cindy Bannani
3, rue Lesdiguières
38000 Grenoble
cindy.bannani@gmail.com

Ministère de l'Intérieur
Direction générale des étrangers en France
Place Beauvau
75800 Paris Cedex 08

Fait à Grenoble, le 18 février 2018

Objet : Politique de l'oubli

Madame, Monsieur,

Je vous écris suite à ma précédente lettre vous demandant des explications sur l'expression : «Il faut trois générations d'immigrés pour faire un bon Français». Je voulais vous dire que pour ma part vous avez failli réussir. Il aura fallu un contrôle d'identité pour que j'apprenne de la bouche d'un étranger que j'ai depuis toujours mal prononcé mon propre nom de famille.

26 ans d'ignorance, 26 ans d'oubli.

Je continue néanmoins, comme l'a toujours fait mon père, à mal le prononcer pour faciliter votre administration. Je vous informe qu'à partir d'aujourd'hui, j'ai pris la décision de reprendre cette histoire que vous m'avez volée.

Je vous prie d'agréer mes sincères salutations,

Cindy Bannani (qui se prononce Bennani)

Cindy Bannani
3, rue Lesdiguières
38000 Grenoble
cindy.bannani@gmail.com

Consulat de Tunisie
1-3, avenue Jean Lolive
93500 Pantin

Fait à Grenoble, le 24 février 2018

Objet : Révision de loi

Madame, Monsieur,

Je vous écris cette lettre pour prévenir non pas d'une décision mais d'un fait. Je ne peux pas faire le nécessaire pour rompre avec ma condition de fantôme en me déclarant dans votre consulat pour la simple raison que cela reviendrait à me condamner à l'enfermement à perpétuité.

Comme le prévoit l'article 230 du Code pénal, toute personne homosexuelle encourt la peine de trois ans de prison ferme. Je suis navrée de vous l'apprendre mais toutes les sanctions du monde ne changeront pas l'orientation sexuelle d'une personne. Je vous suggère donc de revoir votre loi et de changer la mention de trois ans ferme en la mention de prison à vie.

Cela aura le mérite d'être clair pour tout le monde.

Je vous prie Madame, Monsieur, d'agréer mes salutations distinguées,

Cindy Bannani

Cindy Bannani
19 Dählhölzliweg,
3005 Berne
Cindy.bannani@gmail.com

Consulat de Tunisie
1-3 Avenue Jean Lolive
93500 Pantin

Fait à Berne, le 20 octobre 2018

Objet : Changement d'adresse

Madame, Monsieur,

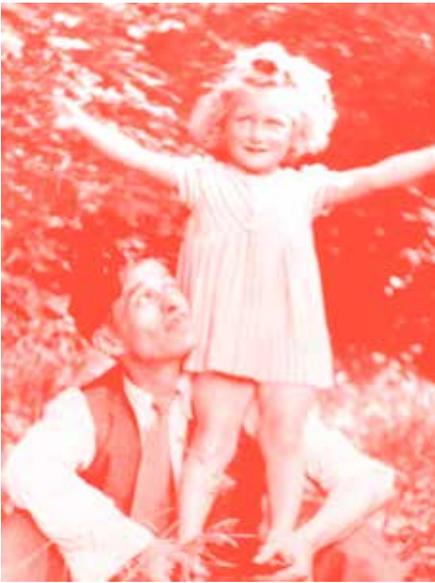
Je vous informe par la présente lettre de mon changement d'adresse à partir du 01/10/2018. Dans ces conditions je vous prie de bien vouloir enregistrer mes nouvelles coordonnées (ci-dessous) pour l'expédition de vos prochains silences :

Cindy Bannani
19 Dählhölzliweg,
3005 Berne (Suisse)

Désormais, nous sommes séparés par deux escaliers, du béton, un portail, une caméra de surveillance et une porte. D'après Google Map, exactement 38 mètres, donc 26 secondes de marche, me séparent de l'ambassade de Tunisie. De ma fenêtre, approximativement, je vous vois.

Je vous prie Madame, Monsieur, d'accepter mes salutations distinguées,

Cindy Bannani



Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes, c'est le titre léger et humoristique d'un film de 1993 avec Josiane Balasko : je le reprends pour évoquer l'histoire des luttes de mes parents auxquelles j'ai été nourrie et même allaitée! C'est dans ces mêmes années que cette histoire a ressurgi : 1998, Montpellier, grande manifestation contre le Front national, slogans habituels, consciencieux ; soudain le chant des partisans, magnifique, solennel, mais vieilli, voici qu'il s'élançait miraculeusement, marchant, chantant, jeune, joyeux, « Ohé partisans ouvriers et paysans c'est l'alarme / Ce soir l'ennemi connaîtra le bruit du sang et des larmes / **Motivés, motivés, il faut rester motivés...** » Merci ZEBDA!

Voici donc ces souvenirs de lutte ressurgis.

Je suis née le 1^{er} mai 1941. J'ai trois mois, mon père, simple militant communiste d'un parti interdit depuis 1939, est arrêté par la police de Vichy ; procès, prison de Saint-Étienne ; deux ans plus tard il sera le seul rescapé d'une évasion rocambolesque et finira la guerre dans la Résistance communiste à Clermont Ferrand. J'ai dix-huit mois ou vingt mois dans l'hiver 1942/1943 et je suis dans les bras de ma mère, revenant en train d'une visite à la prison de Saint-Étienne ; à la gare de Mâcon une voisine vient prévenir ma mère de ne pas rentrer car la police l'attend depuis le matin ; je change de bras et ma mère repart pour Lyon et ses contacts communistes, elle passera le reste de la guerre, ces années terrifiantes de 1943/1944, dans la Résistance communiste à Toulouse. La voisine me ramène chez mes grands-parents paternels. Nous habitons tous, et j'y resterai jusqu'à la fin de la guerre, dans le quartier le plus ancien de Mâcon, le plus pauvre et délabré où je faillis mourir de la diphtérie ; où il n'y avait pas d'eau courante : j'accompagnais ma grand-mère qui emportait le linge sale dans une brouette pour le laver « en Saône ». Et pourtant, que des souvenirs de *liberté*, nous jouions pieds nus dans les rues, et de *fraternité*, toutes les portes et tous les cœurs m'étaient ouverts. À la fin de la guerre mes parents me retrouvent chez ma grand-mère paternelle et ils découvrent avec soulagement l'un comme l'autre que chacun de son côté a trouvé dans la Résistance son nouvel amour. La séparation s'est faite sans problème, ni pour eux ni pour moi, qui ne les avais jamais connus ensemble.

Tout le monde n'a pas eu la chance

De 1945 à la fin des années 1950, je vis mon enfance et mon adolescence dans un changement total ; *historique* : à la guerre et à l'euphorie de la Libération succède très vite une guerre froide, guerre idéologique d'une extrême violence ; *géographique* : nous passons la Saône, frontière séculaire, pour aller à Bourg-en-Bresse ; et changement de *niveau de lutte* : le Parti communiste a demandé à mon beau-père de se présenter aux élections législatives dans le département de l'Ain. Il sera élu député quatre fois, de 1945 à 1951 et de 1956 à 1958. Mais pourquoi lui a-t-il été choisi?

Je vous le présente : **Henri Bourbon**, nom incroyable pour un député communiste, physiquement petit, râblé mais mince, assez séduisant, un peu à la Charlie Chaplin. Évidemment, c'est pour ses autres qualités qu'il a été choisi. *Organisateur*, tel qu'il fut dans la Résistance ; chef FTP à Toulouse, il est à la fin de la guerre commandant dans l'état-major de la zone sud. *Orateur* à l'éloquence incisive et passionnée, craint et admiré tel un boxeur sur le ring.

Député communiste : cela signifiait plus haut niveau politique mais pas *faire une carrière politique* : en bon bolchevik qu'il était, il allait toujours là où le Parti le lui demandait. Ce n'était pas non plus pour *l'argent ou l'aisance financière* : les quatre séquences où il a été député, le Parti communiste gardait toutes les indemnités de ses députés et leur reversait le salaire d'un ouvrier qualifié de la région parisienne ; entre ces séquences il revenait à son poste, le plus petit et le plus mal payé qui existe à la SNCF, de facteur aux écritures où le refoulaient toujours ses activités politiques et syndicales. Donc des fins de mois très difficiles. Ma mère avait repris son dur métier de lingère, repasseuse à domicile, ou à la blanchisserie ou à l'hôpital. Ce n'était pas, enfin, pour *le pouvoir et les relations* que l'on peut en tirer. Ceux pour lesquels HB intervenait à l'Assemblée nationale, ou au conseil général, ou municipal, c'étaient les petits, les ouvriers, les paysans qui avaient des problèmes, expulsés, brimés, révoqués, etc.

Mais faire partie de la famille BOURBON m'a apporté en fait deux cadeaux.



d'avoir des parents communistes

115



D'abord une nouvelle famille recomposée, fait très rare à cette époque ; nous nous sommes retrouvées à **cinq filles** pendant quelques années. Et comme HB était un militant constamment sur le terrain, les filles n'ont jamais été soumises ni à des injonctions ni à des interdits masculins. Comme ma mère, qui avait été «bonne à tout faire» à 16 ans dans une famille bourgeoise, nous essayions de tout faire, d'assurer tout. Je n'ai jamais imaginé qu'on puisse assigner une place inférieure ou déterminée à l'avance aux femmes. Du coup, je n'ai pas eu pendant très longtemps de revendications féministes, jusqu'au jour où j'ai découvert l'obligation d'avoir, dans certaines circonstances, l'*autorisation maritale* pour moi et une *autorisation paternelle* et non maternelle pour mes enfants.

Le second cadeau arriva en 1951 à la gare d'Ambérieu-en-Bugey. Ce fut l'amitié **de l'écrivain Roger Vailland et de sa femme Élisabeth** avec mes parents qui furent les deux seuls témoins de leur mariage en 1954. Pour nous, les deux filles restant encore à la maison, ce fut comme l'arrivée d'un parrain et d'une marraine venus d'un autre monde. Roger, journaliste, écrivain qui commence à être connu (**prix Interallié** pour *Drôle de jeu* ; **prix Ibsen** pour *Héloïse et Abélard*) arrive à Ambérieu pour aller vivre aux Allymes, petit hameau isolé dans la montagne, dans une maison prêtée par un ami, en fait dans un état très précaire. Il veut fuir cet autre petit monde dont il avait été l'un des acteurs, la bourgeoisie germano-pratine libre et inventive, mais à la vie complètement déglinguée : drogue, alcool et sexe, pour vivre à plein temps – *son métier d'écrivain* – *son nouvel amour* avec Élisabeth – *son engagement politique* : passer du «jeu» de la résistance gaulliste et du statut de «compagnons de route» du PC comme d'innombrables artistes et intellectuels, à l'adhésion et au militantisme de base pour hâter l'arrivée d'un monde nouveau. Pour naviguer vers cet horizon révolutionnaire, Henri Bourbon lui paraît le meilleur, le plus solide. Voici ce qu'il en dit en 1961 dans ses *Écrits intimes* parus après sa mort : «Il y a à peu près dix ans que nous nous sommes découverts en gare d'Ambérieu. Le Bolchevik intégral. Je disais Tchapaïev et le commissaire politique de Tchapaïev réunis.»

Nous croyions tous, à cette époque, aux lendemains qui chantent. **L'idéal communiste** que nous rêvions, discussions, études était celui d'une société sans classes, sans argent, où s'épanouirait enfin l'Homme Nouveau. Deux principes fondamentaux : **à chacun selon ses besoins** (et non selon l'argent gagné, source d'inégalité) ; **de chacun selon ses capacités**

(non pour évincer les autres mais simplement pour enrichir la société, donner à la société tout ce qu'on est capable de produire et de créer). La devise «Liberté, Égalité, Fraternité» se concentrait en un désir inaltérable de **justice sociale**, que je reconnais à coup sûr chez tous ceux qui, comme moi, sont passés par le Parti communiste à un moment ou à un autre. Ce n'est pas la charité d'un bon samaritain. C'est l'idée de *lutter* pour que chacun, même les plus pauvres, aient accès à des droits réels, à des droits vitaux : – **Santé** : Ambroise Croizat, communiste, est le fondateur de la sécurité sociale en 1947 – **Éducation et Culture** : j'ai les cahiers de mon père en prison sur lesquels en petite écriture serrée il écrivait des leçons d'italien, de grammaire, d'histoire et de géographie... lui, ajusteur mécanicien qui n'avait que son certificat d'études – **Loisirs** : parce que l'homme n'est pas qu'un travailleur, les premiers congés payés donnés par le Front populaire en 1936 après les grèves furent un bonheur que je vois dans les photos de mes parents à côté de leur moto et de la toile de tente. J'en retrouve l'écho en 1986 dans le délicieux film d'Yves Robert, *L'Été 36*, sur un scénario de Bertrand Poirot-Delpech. Et cette idée s'épanouit dans le **droit au bonheur**, un très beau texte signé par Roger Vailland dès 1948 : «Nous dirons que la poursuite du bonheur est le moteur de toutes les révolutions et de tous les combats valables et que le marxisme n'abolit pas la notion de bonheur, il l'enrichit ; **être communiste c'est s'assigner un bonheur difficile mais immédiat.**»

En tout cas, pour naviguer vers cet horizon, il fallait se battre, et même très dur, dans cette période de guerre froide. **Avec quelles armes ?** – *La grève*, même si on doute parfois de son efficacité, on la fait. – *Les manifestations*, nombreuses, petites et calmes comme à Bourg-en-Bresse, elles pouvaient devenir gigantesques et violemment réprimées à Paris : 1952, Roger Vailland vit s'effondrer à ses côtés un manifestant tué par la police. Il en fit un article pour le journal *Libération*. Nous avons manifesté très très souvent «Pour la Paix» avec la colombe de Picasso. Contre l'impérialisme américain. Contre les guerres coloniales, d'Indochine, du Viet Nam... nos héros étaient Hô Chi Minh, Lumumba, plus tard Angela Davis,



Nelson Mandela... tous communistes. – *Les élections* (et non plus *la révolution*) étaient devenues l'arme indispensable ; d'où des campagnes électorales passionnées et virulentes avec d'innombrables réunions et discours. Les élections législatives de 1956 furent mémorables pour nous particulièrement : Roger se mit littéralement au service d'Henri en le transportant, en ne buvant pas une seule goutte d'alcool, en s'occupant de sa santé, de ce qu'il mangeait, de son sommeil. Très symbolique, la photo devant la Tréfilerie-Câblerie de Bourg : Roger debout semble soutenir, tel un soldat, Henri juché sur une table de camping, haranguant les ouvriers sortant de l'usine.

Mais 1956, ce furent aussi les grandes crises, et d'abord, en mai, le choc du rapport Khrouchtchev qui révélait les crimes de Staline ; puis en automne l'intervention des chars soviétiques à Budapest ; Roger ne s'en releva pas. S'achevait ainsi pour lui *la saison la plus belle*, comme disait Élisabeth, « la seule période où il ne se plaignait pas de s'ennuyer. » Ses blessures étaient profondes, à la mesure de l'enthousiasme qu'il avait mis dans son engagement au Parti communiste. Il s'efforcera de les cacher, comme dans *La Loi*, derrière « le regard froid du seigneur désintéressé ». Puis il sombrera progressivement dans une sorte de folie dépressive, nocturne, alcoolique et sexuelle que le **prix Goncourt**, qu'il obtint l'année suivante, ne lui enleva pas mais au contraire amplifia en lui apportant gloire et moyens financiers.

Nos routes petit à petit se séparent. Pourtant quand Roger meurt, le 12 mai 1965, à 57 ans d'un cancer, son dernier ouvrage édité est *Éloge de la politique*. Les chemins d'Élisabeth et de ma famille restèrent entremêlés plus longtemps : une scène mémorable et drôle, quasi symbolique : Élisabeth, amie intime de Jane Fonda, avait accompagné la vedette hollywoodienne dans sa tournée aux É.-U. contre la guerre au Viet Nam en 1970. À son retour, elle l'invite chez mes parents (et trois des cinq filles, nous y étions) pour lui présenter un « vrai résistant communiste ». Et Jane Fonda se retrouva en fin de soirée en pleurs dans les bras d'Henri Bourbon en évoquant les difficiles relations qu'elle avait avec son très conservateur père, Henri Fonda, surtout depuis sa tournée contestataire et contestée.

Cette histoire de luttes s'achève. Elle est d'un autre siècle, d'un autre millénaire. Que m'en reste-t-il en cette étrange année 2020 ? Résister, c'est tenir debout face à toutes les oppressions, injonctions, mensonges, peurs d'où qu'elles viennent et quelles que soient leur forme. Je garde toujours en tête les paroles du philosophe communiste italien Gramsci : « Seule la vérité est révolutionnaire » et « pessimisme de l'intelligence, mais optimisme de la volonté ». Et c'est pour cela que je continue à chanter dans ma tête la chanson du Front populaire que je chantais déjà petite : « Allons au-devant de la vie / Allons au-devant du matin / Debout ma blonde chantons au vent / Debout, amis / Il va vers le soleil levant / Notre pays ».

Les Laboratoires
d'Aubervilliers

Conseil d'administration
Xavier Le Roy
(président)
Corinne Diserens
Alain Herzog
Latifa Laâbissi
Jennifer Lacey
Mathilde Monnier
Jean-Luc Moulène

Direction collégiale
François Hiffler
Pascale Murin
Margot Videcoq

Équipe
Brahim Ahmadouche
(sécurité incendie)
Lydia Amarouche
(publics et
documentation)
Émile Bagbonon
(régie générale)
Sophie Bravo-Morales
(administration
et production)
Florian Campos
Chorda
(administration)

Marie-Laure Lapeyrère
(communication
et relations presse)
Ariane Leblanc
(La Semeuse et
coordination CDDU)
Souad Souid (entretien)

Le Journal des Laboratoires /
Mosaïque des Lexiques

Direction éditoriale
Pascal Poyet

Coordination éditoriale
Marie-Laure Lapeyrère

Ont contribué à ce numéro

Lydia Amarouche
Souleymane Baldé
Cindy Bannani
Étienne Charry
Gabriel Gauthier
et Théo Casciani
Les Gilets jaunes
de Pantin
Françoise Gorja
Emmanuel Fournier
François Hiffler
IMAGINE Aubervilliers
Arnaud Labelle-Rojoux
Aminata Labor
Alexandre « Cyborg »
Moreau
Marie-Claude Murin
Pascale Murin
Émilie Notéris
et Callisto Mc Nulty

Antoinette Ohannessian
avec Camille Barjou
et treize étudiants
de l'ÉSAD • Grenoble
• Valence

Martine Pisani
David Poullard
et Guillaume Rannou
Pascal Poyet
Leslie Ritz
Cyril Vettorato
Bénédicte Vilgrain
Fabrice Villard
Mélanie Yvon
et Elitza Gueorguieva

Relecture
Anne-Laure Blusseau

Design graphique
Julie Rousset

Imprimé en
2000 exemplaires
par Edgar imprimeur
(Aubervilliers)

sur Arena White
Rough 90 gr.
Fedrigoni France
www.fedrigoni.fr

Dépôt légal
décembre 2020

Licence
Les contenus
de ce journal sont
mis à disposition
selon les termes
de la licence Creative
Commons : Paternité
– Pas d'utilisation
commerciale –
Pas de modification.

Une biographie
de chaque autrice
et auteur est
consultable sur le site
des Laboratoires :
www.leslaboratoires.org



iledeFrance

SEINE-SAINT-DENIS
LE DÉPARTEMENT

AUBERVILLIERS

Les Laboratoires d'Aubervilliers
sont une association régie
par la loi 1901, subventionnée
par la Ville d'Aubervilliers,
la Direction régionale des
affaires culturelles (Drac)
d'Île-de-France, le Département
de la Seine-Saint-Denis
et la Région Île-de-France.

Les Laboratoires d'Aubervilliers
41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers
+33 (0)1 53 56 15 90
info@leslaboratoires.org

LES LABORATOIRES
D'AUBERVILLIERS

K ABABBCCDCD, ABABBCCDCD / Martine Pisani [3].
Prolégomènes à la traduction ordinaire / Pascal Poyet [7]. L'invention du chinois que je parle. Tirage journalier / Leslie Ritz [12].
Une grammaire tibétaine, chapitre 11.1.1 / Bénédicte Vilgrain [16]. Nouvelle leçon de peul : Quand deux Peuls se rencontrent / Souleymane Baldé [20].

L L'expérience des Gilets jaunes de Pantin face à l'épreuve du confinement [29]. À propos d'une pièce sonore / Aminata Labor [33]. We Will Cut You / Émilie Notéris et Callisto Mc Nulty [35]. Colère. Nostalgie du savon / Cyril Vettorato [39]. Dire à Lamine / IMAGINE Aubervilliers [42].

M C'est grâce à mon vocabulaire que je parle, bien que je ne sois pas toujours d'accord avec lui. Épisode 6 / Antoinette Ohannessian avec Camille Barjou et treize étudiants de l'ÉSAD • Grenoble • Valence [52]. Flou ambier. Pendre ce temps. / David Poullard et Guillaume Rannou [56]. SQU@RE/DAT@ / Mélanie Yvon et Elitza Gueorguieva [58]. Direction Aubervilliers #2, Sur le chantier. Fraudons, Fraudeuses, Comment bien frauder le métro ? / Lydia Amarouche [64]. Keep in Touch / Un entretien entre Gabriel Gauthier et Théo Casciani [68].

N Catalogue et la dictature du projet / Étienne Charry [75]. BWV 326 / François Hiffler [78]. Savoir être / Emmanuel Fournier [81]. Sept Encore Pour Tom : notes d'ateliers / Fabrice Villard [86]. Il ou elle et ça / Françoise Gorla [91].

O Pour célébrer Kathy Acker encore / Arnaud Labelle-Rojoux [99]. Bref, quelques chansons / Pascale Murtin [101]. Petit lexique du krump à la première personne / Alexandre « Cyborg » Moreau [105]. Bien évidemment, j'affirme être saine d'esprit / Cindy Bannani [108]. Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes / Marie-Claude Murtin [114].